

→

La part de fiction dans ce « romanquête » ? « Dans une affaire comme celle-ci où les questions abordées sont extrêmement sensibles, le premier impératif est d'être d'une honnêteté absolue. Je raconte l'enquête, en même temps que ce qu'elle produit. Je prends le lecteur à témoin. J'ai voulu partager avec lui mes découvertes et mes doutes. Les seuls moments où l'imagination du romancier prend le pas, c'est quand il est impossible de faire autrement ».

Par exemple ? « Les monologues intérieurs de Daniel Pearl ».

Pourquoi rester sur le fait, l'émotion. « Que fait Mailer dans son "Oswald" ou Sciascia dans son "Aldo Moro" (1) ? Pas plus que moi, ils ne s'élèvent au-dessus de l'émotion. Quitte à s'offrir dans une certaine nudité ».

Mais la distance, la réflexion ? « Ecoutez, je suis de moins en moins partisan de cette image prophétique de l'intellectuel. C'est pas comme ça que ça marche. Un livre c'est une boîte à outils mise à la disposition des lecteurs. Sans qu'il soit nécessaire de leur mâcher le travail et... ».

Oui... « Plus j'avance dans la vie et moins j'ai de certitudes. Je n'assène pas. J'en ai marre de ceux qui sont sûrs de détenir la vérité ».

La part du philosophe ? « Elle apparaît à chaque instant, en particulier dans cette question mille fois reprise : qu'est-ce que le mal ? Celui, indissociable du bien, qui gît en chacun de nous. Comment ça marche le démoniaque aujourd'hui ? Voilà la part du philosophe ».

Pourquoi Pearl, quand des milliers de personnes meurent tous les jours dans des conditions atroces ? « Ce n'est pas la même mort et ça n'implique pas le même désordre du monde ».

Et s'il n'était pas juif ? « Disons

que je n'aurais pas écrit ce livre si je n'étais pas ce que je suis, si je n'avais pas fréquenté cette région d'Asie pendant une trentaine d'années, si je n'étais pas allé en Bosnie... Quant au judaïsme, la façon dont Daniel Pearl vivait le sien ne m'est pas indifférente. Un judaïsme ouvert; solaire. Pearl est un homme de gauche, progressiste, parfaitement opposé à cette idée absurde de guerre des civilisations. Voilà pourquoi ».

Quand-avez vous décidé d'écrire ce livre ? « Dès que j'ai compris que j'étais face à une grosse affaire d'Etat qui touche à la vérité du terrorisme d'aujourd'hui ».

Omar Sheikh ? « Il est l'archétype de ces musulmans devenus intégristes après s'être frottés à l'Occident, sa culture, son savoir. C'est un moderne. Fabriqué sur le même patron que ben Laden ou Mohamed Atta... Je montre comment des hommes comme lui permettent à ben Laden de s'enrichir. Si l'on pouvait en convaincre les pays arabes ! »

Vous parlez de mafia. « Et je déplore que cet aspect mafieux

d'al-Qaïda soit sous-estimé par tout le monde : les experts, les politiques comme les journalistes ».

Leur objectif ? « Le pouvoir. Un nouveau type de pouvoir. Le pouvoir de faire peur, de nous terroriser en sapant les bases des sociétés laïques et démocratiques. La religion de Bush, ce n'est pas de la bonne politique, mais elle ne fait pas peur, celle de ben Laden, si ».

A propos de Bush et de politique... « Une des leçons du livre, c'est que les Etats-Unis vivent sur une idée ancienne et dépassée de l'Etat voyou. Aujourd'hui, la vraie triade noire n'est plus Iran-Irak-Libye, mais Yémen-Pakistan-Arabie Saoudite ».

Vous qualifiez l'antiaméricanisme de « saloperie ». « On a parfaitement le droit et, je dirais le devoir, de critiquer la politique de Bush. Mais la façon dont on diabolise l'Amérique s'apparente au pire de ce que je dénonçais dans "L'idéologie française". Je pense que Chirac et de Villepin ont eu raison avant la guerre. Mais qu'une fois déclarée, ils auraient dû souhaiter la victoire de la coali-